

THEATRE DE GENNEVILLIERS
41 Av. des Grésillons 793.26.30.

P H I L O C T E T E

DE

Heiner Müller

25 SEPTEMBRE AU 23 OCTOBRE

mise en scène : Bernard Sobel

décor : Italo Rota

avec : Bernard Ballet

Bertrand Bonvoisin

Jean-Quentin Chatelain

De quelle barbarie est-il au fond question ici, de quel âge de pierre ? Que s'est-il passé pour que dans les mains d'Heiner Müller la douceur de Sophocle, en dépit de sa grande violence soit devenue cendre ?

Pourquoi sur l'île du texte du vieil auteur grec, Lemnos, les sources se sont-elles asséchées, les futaies calcinées ? Quelle est cette île où ne règne plus que la pierre ?

Est-ce d'avoir rêvé un monde meilleur ?

Un autre auteur grec, qui tel Philoctète fut déporté sur une île pour s'être, lui aussi, battu pour un monde meilleur, et qui n'a pas abandonné la lutte, s'est servi de l'exilé des temps anciens pour se poser la question :

"Eux aussi pourtant se sont mis en route un jour avec la naïveté charmante et la vanité secrète de réformer le monde. Ils se sont mis en route tous ensemble, chacun séparément, et ils s'en sont bel et bien rendu compte :
chacun

pour une raison propre, une ambition particulière abritée sous une grande
idée,

sous un but commun, - un abri transparent

sous lequel on distinguait mieux le morcellement de chacun,

le malheur et la mesquinerie de tous. Comment, mon ami, mettre de l'ordre dans ce chaos ? Comment demeurer auprès d'eux ? Aujourd'hui je comprends."

Ainsi le jeune Néoptolème s'adressait-il à Philoctète dans le poème que Yannis Ritsos écrivit huit ans après que le poète de la RDA ait repris l'ancien récit.

Bernard Sobel.

Homère, Ovide, Sophocle surtout, ont raconté l'histoire de Philoctète : héros grec, compagnon d'Hercule, héritier de son arc et de ses flèches, membre de l'expédition grecque vers Troie, mordu par un serpent et, devenu gênant, abandonné en chemin sur les conseils d'Ulysse.

Dix ans après, Troie est toujours debout. Les héros, Hector, Achille sont morts. Un oracle révèle aux Grecs que pour abattre Troie, il leur faut, entre autres conditions, aller rechercher Philoctète et ses armes. Et c'est Ulysse qui doit le ramener.

H. Müller ne croit pas que l'art puisse changer le monde ni surtout qu'il ait pour tâche de le refléter. Les tragédies grecques sont encore un modèle parce qu'elles "mettent le monde en question et ne prétendent pas être des réponses". Il aime raconter de nouveau, et pour un usage nouveau, de vieilles, très vieilles histoires et pour cela connues - en principe du moins - de tous. Ce n'est plus tant ce qu'il raconte qui importe que la manière nouvelle dont, dans le contexte qui est le sien aujourd'hui, il recommence l'ancien récit.

"La RDA est importante, pour moi, du fait que toutes les lignes de démarcation du monde traversent ce pays. C'est là le véritable état du monde que le mur de Berlin rend très concret. En RDA, la pression de l'expérience est bien plus forte qu'ici et cela m'intéresse d'un point de vue professionnel; la pression de l'expérience comme préalable à l'écriture. La vie comporte plus d'obligations à l'est du mur et cela vous oblige aussi à penser plus radicalement, à formuler jusqu'au bout des choses sur lesquelles ici on peut encore passer avec légèreté".

"JETER SUR LA SCENE DES CORPS AUX PRISES AVEC LES IDEES"

Heiner Müller : (...) La confrontation avec le pouvoir fait pour moi Histoire en tant qu'expérience personnelle. Prenez par exemple ma version du Philoctète de Sophocle. Dans ma pièce, Philoctète est tué par son ami Néoptolème. Le déroulement de l'action est le suivant. Philoctète hait Ulysse. Mais Ulysse se rend compte qu'ils ont besoin de Philoctète pour en finir avec la guerre de Troie. Il demande à Néoptolème de convaincre Philoctète de les suivre. Néoptolème se refuse à mentir. Aussi annonce-t-il à Philoctète qu'il est envoyé par Ulysse. Philoctète se trompe quant aux motivations de Néoptolème et la perspective d'un accord entre Philoctète et Ulysse s'évanouit. Philoctète veut tuer Ulysse, mais c'est Néoptolème qui finit par tuer Philoctète. Ulysse lui explique alors que le cadavre de Philoctète fait aussi bien l'affaire que le Philoctète vivant. Il expose le cadavre aux troupes de Philoctète et leur raconte qu'il a été tué par les Troyens quand ceux-ci se sont rendus compte qu'il serait impossible de le persuader de combattre à leur côté.

Sylvère Lotringer : Ainsi Ulysse incarne-t-il le pouvoir d'Etat et la ruse qui lui est inhérente ?

H.M. : Nous avons affaire là à trois comportements face à l'Histoire, face à la politique. Ulysse incarne le pragmatisme. Néoptolème, l'innocence : il tue parce qu'il est innocent. Philoctète, lui, victime de la politique, est en deça de l'Histoire.

S.L. : L'innocent finit toujours par avoir les mains sales ?

H.M. : Oui.

S.L. : Si le problème de l'Histoire est avant tout celui du pouvoir, doit-on en conclure qu'on en a fini avec elle ?

H.M. : Le pouvoir devient de plus en plus spectaculaire et irréel. Il se transforme de plus en plus en un jeu qui, au fond, le constitue. Sa théâtralité se fait jour de plus en plus. Plus personne désormais n'a réellement le pouvoir, et c'est là un fait avec lequel on peut jouer.

S.L. : Sa représentation s'éloigne toujours plus de sa réalité.

H.M. : De plus en plus il devient comme un cadre vide. Il n'est plus porteur de quelque contenu que ce soit. C'est comme si on assistait à un match de tennis.

S.L. : Aujourd'hui, on l'intériorise, c'est dans la tête des gens qu'il niche. On pourrait aller jusqu'à dire qu'il est devenu démocratique. Comment êtes-vous en mesure de traiter une conception aussi moderne du pouvoir en vous servant d'un matériau venu de l'antiquité qui, elle, aborde ce thème en se référant à une conception traditionnelle de l'Etat, et de l'usage que fait Ulysse de la ruse.

H.M. : Dans ma version, le combat pour Troie n'est que le symbole ou l'image de la Révolution ayant atteint un stade tel qu'elle ne fait plus que stagner : elle est paralysée. Ulysse ne voulait pas aller à la guerre : on l'y a forcé. Personne au fond ne l'a vraiment voulue, mais tous maintenant y sont jusqu'au cou, et le seul moyen de s'en sortir est de s'y enfoncer encore plus pour en finir avec elle. Il n'est plus question désormais d'idéologie. On ne peut en finir avec la guerre qu'en anéantissant l'ennemi.

S.L. : Quel rapport avec la révolution socialiste ?

H.M. : Un étudiant de Göttingen faisait son diplôme sur ma version de Philoctète. Il est venu à Berlin Est pour me poser quelques questions. Il s'est assis et a tiré un petit bout de papier d'une de ses chaussettes. Puis il s'est mis à lire les questions qu'il voulait me poser. L'une d'entre elles demandait pourquoi les rochers de Lemnos, île sur laquelle Philoctète est banni, sont rouges. Il avait découvert - je n'en savais rien - que Trotsky avait passé son premier exil sur une île non loin de la Turquie, fameuse pour ses rochers rouges. C'est pourquoi l'étudiant avait dissimulé son papier dans une de ses chaussettes. Il craignait que le nom de Trotsky ne lui cause des ennuis au passage de la frontière. Il avait lu la pièce comme se référant à une situation où Staline a de nouveau besoin de l'aide de Trotsky et où il tente de le persuader de revenir de son exil. Mais Trotsky ne veut rien entendre, il est désormais en deça.

L'étudiant ignorait que j'avais écrit la pièce à propos de la situation de blocage du socialisme soviétique et, plus généralement, à propos de la révolution mondiale. La prévision de Lénine d'une révolution allemande proche - découlant de l'idée que c'est d'abord dans les pays industrialisés qu'elle devait éclater - s'était avérée fautive. La révolution allemande échoua et il lui fallait soit abandonner toute idée de révolution, soit la pousser jusqu'à ses extrêmes conséquences dans un seul pays. Ce qui signifiait, étant donné les circonstances auxquelles il se trouvait concrètement confronté, la colonisation de son propre peuple.

S.L. : C'était la naissance du dilemme. Cela veut-il dire que tant qu'existeront les blocs ceux-ci bloqueront l'évolution de l'histoire ? Que tant qu'ils existeront, il y aura de l'histoire ? Votre espoir, à ce que je comprends, consiste dans l'éventuel écroulement de l'intérieur de chacun des blocs ?

H.M. : A mon avis, l'existence même de blocs, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, de leur inscription, et ce qui constitue leur identité, tout cela repose sur l'illusion de l'histoire.

S.L. : Les oppositions jouent toujours de façon conservatrice. En d'autres termes c'est l'histoire qui l'est.

H.M. : Un critique a vu dans mes dernières pièces une critique de l'histoire, de la conception linéaire de l'histoire. Il y lisait la révolte du corps contre les idées. Ou plus précisément : l'impact des idées, notamment l'idée d'histoire, sur les corps humains. C'est bien à quoi je vise dans mon théâtre : jeter sur la scène des corps aux prises avec les idées. Tant que celles-ci existeront, existeront les blessures. Les idées infligent des blessures au corps. (...)

Extraits d'un entretien avec Sylvère Lotringer.